

## CONGO SUR YSER. LES 32 SOLDATS CONGOLAIS DE L'ARMÉE BELGE DANS LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Griet Brosens

Archives de la Ville de Bruxelles | « Cahiers Bruxellois - Brusselse Cahiers »

2014/1F XLVI | pages 251 à 264

ISSN 1784-5157

ISBN 9782874880155

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-cahiers-bruxellois-2014-1F-page-251.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Griet Brosens, « Congo sur Yser. Les 32 soldats congolais de l'armée belge dans la Première Guerre mondiale », *Cahiers Bruxellois - Brusselse Cahiers* 2014/1F (XLVI), p. 251-264.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Archives de la Ville de Bruxelles.

© Archives de la Ville de Bruxelles. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# CONGO SUR YSER

## LES 32 SOLDATS CONGOLAIS DE L'ARMÉE BELGE DANS LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

GRIET BROSENS

En 1916, Pierre Orts, conseiller auprès du ministre belge des colonies, Jules Renkin, propose à ce dernier de ramener des soldats du Congo et de les enrôler sur le front de l'Yser. Selon lui, l'armée congolaise est la plus grande de la région et ses soldats disposent déjà d'une expérience de la guerre. Il rappelle que la Grande-Bretagne et la France ont déjà fait venir de leurs colonies respectives d'importants contingents de soldats : les spahis marocains, les zouaves et les tirailleurs d'Afrique du Nord et de l'Ouest, les sikhs d'Inde, ainsi que des soldats originaires du Canada, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, etc. Pourquoi pas les Congolais ? Mais Renkin balaie la proposition : « (...) personnellement, je ne suis pas favorable à l'engagement de troupes coloniales hors de l'Afrique. La colonie a déjà consenti de grands sacrifices pour cette guerre. Ensuite, je répugne à l'idée d'entraîner nos Noirs dans des combats entre Européens. Ce n'est pas bon pour leur civilisation ni pour le prestige de la race blanche en Afrique. Il y va même de notre obligation morale de ne pas associer à cette mêlée infernale les peuples que nous avons la charge de protéger. Enfin, je partage l'opinion du gouverneur général, M. Henry, concernant le retour au pays de tous ces Noirs qui seraient venus combattre sur les fronts européens et asiatiques »<sup>1</sup>. Ce qu'il signifie par cette dernière phrase est que les Blancs perdraient leur autorité morale sur le Congo si les Noirs apprenaient

<sup>1</sup> VANGANSBEKE J., « Afrikaanse verdedigers van het Belgisch grondgebied 1914-1918 », dans *Belgische bijdragen tot de militaire geschiedenis*, Musée Royal de l'Armée, Bruxelles, 2006, n° 4, pp. 123-134. et ETAMBALA Z.A., « In het land van de Banoko. De geschiedenis van de Kongolese/Zairese aanwezigheid in België van 1885 tot heden », dans *Steunpunt Migranten-Cabiers*, nr. 7, Louvain, 1993, p. 33.

que Blancs et Noirs ont pataugé côte à côte dans la boue jusqu'aux genoux. Le dossier est classé.

Le 2 janvier 1918, avant la fin de la guerre donc, l'état-major militaire belge pose la question suivante aux commandants de toutes les divisions de l'armée : combien de Noirs ont servi dans vos unités et combien celles-ci en comptent-elles actuellement ?<sup>2</sup> En toute logique, au vu de la position tranchée de Renkin, la réponse devrait être « zéro ». Et pourtant. La première division déclare en avoir eu quatre, dont deux sont toujours sous les drapeaux. Le commandant de la deuxième division croit – sans en être certain – en avoir eu deux. La troisième division a compté trois combattants noirs, dont un seul est encore présent en 1918. Chacune des sept réponses reçues mentionne la présence d'au moins un Noir. L'état-major note, en conclusion, qu'au cours de la Première Guerre mondiale, 27 soldats noirs ont servi dans les rangs de l'armée belge.

Le chiffre est erroné. Certains corps de l'armée, notamment les troupes auxiliaires, n'ont pas reçu la demande. Sans compter que l'administration militaire éprouve manifestement des difficultés à écrire certains noms congolais. Des soldats congolais qui se sont distingués dans le courant du conflit n'apparaissent pas dans la liste ; d'autres y sont mentionnés deux fois. D'autres encore, tombés au champ d'honneur avant la fin du conflit, sont déjà oubliés en janvier 1918. En réalité, au moins 32 Congolais ont servi dans l'armée belge au cours de la Première Guerre mondiale. Qui étaient ces jeunes gens ? Comment sont-ils arrivés en Belgique ? Par quels détours ont-ils abouti dans l'armée ? Qu'ont-ils vécu ? Ont-ils survécu au conflit ?

## La communauté congolaise d'avant-guerre en Belgique

Le 4 août 1914, les troupes allemandes franchissent la frontière belge – ce qui constitue une violation grave de la neutralité belge. Vingt mille volontaires belges se présentent dans les centres de recrutement ; parmi eux, il y a 31 Congolais. Comment ces jeunes gens sont-ils arrivés en Belgique ? Retour en arrière.

En 1885, le Congo devient la propriété du roi Léopold II. Le pays fait quarante-vingt fois la superficie de la Belgique, mais il n'est pas développé. Le roi a

<sup>2</sup> Musée royal de l'Armée et de l'histoire militaire, Bruxelles, *archives de Moscou*, fonds 185, boîte 58.

besoin d'argent et d'hommes forts pour l'aider à bâtir sa colonie. Quelques centaines de Belges partent ainsi au Congo. Même si les migrants sont peu nombreux, les Congolais qui font le voyage inverse le sont encore moins : la traversée est trop chère. Au tournant du siècle dernier, ceux qui arrivent en Belgique sont soit embarqués comme matelot à bord d'un navire de la Compagnie maritime Belge, soit employés comme *boy* – domestique – d'un colonial blanc<sup>3</sup>. C'est ainsi que Joseph Adipanga fait la traversée en compagnie de Jacques Collyns, alors inspecteur d'État en poste au Congo, ou qu'en 1913, le lieutenant Henri Orquevaux emmène avec lui en Belgique son *boy*, Honoré Fataki.

Le plus célèbre des 32 Congolais engagés dans la Première Guerre mondiale est sans nul doute Paul Panda Farnana, le *boy* de Jules Derscheid. En effet, une fois au pays, Jules confie Paul Panda aux bons soins de sa sœur, Louise Derscheid. Cette dernière lui apprendra le dessin et la musique et l'inscrira à l'athénée royal d'Ixelles, puis à l'école d'horticulture de Vilvorde. Farnana a de la chance : la plupart des *boys* finissent jetés à la rue, d'autres ont pris la fuite. À l'époque, il n'existe pas encore de communauté congolaise sur laquelle ils puissent s'appuyer. Ces jeunes gens cherchent à rejoindre les villes. Jean-Baptiste Jessy et Antoine Manglunki trouvent à demeurer à Anvers, Joseph Lopiko habite Hasselt et Albert Kudjabo officie comme *boy* à Gand. Jean Jacob Ilanga est abandonné à son sort à Namur.

La plupart – en tout cas 19 sur les 32 – aboutissent à Bruxelles, généralement dans le quartier Saint-Géry, où ils peuvent plus facilement se fondre dans une foule qui se montre moins surprise de croiser un Noir en rue. Ils y ont une meilleure chance de survie et trouvent plus facilement un toit – parfois dans la même rue, parfois dans la même maison. Pour gagner de l'argent, ils cherchent et trouvent du travail. Certains se retrouvent à nouveau domestiques, d'autres ont appris un métier entre-temps. Lisasi, Bayon, Boïmbo et Soumbou gagnent leur vie comme vendeurs de « carabouyas ». Torse nu, revêtus d'une simple jupe de paille, ils arpentent les marchés bruxellois pour vendre leurs bonbons à l'anis. « *Carabouya, carabouya. Bolle vi de valling. Bolle vi den oest. Alleman moo leve. Wit en zwet. Carabouya !* »<sup>4</sup> (Carabouya,

<sup>3</sup> ETAMBALA Z.A., « In het land van de Banoko. De geschiedenis van de Kongolese/Zaïrese aanwezigheid in België van 1885 tot heden », dans *Steunpunt Migranten-Cabiers*, n° 7, Louvain, 1993.

<sup>4</sup> DUPREZ M., « Un confiseur de la rue de Flandre inventa un jour le carabouya », *Le Soir*, 21 juin 1993.

carabouya. Bonbons pour le rhume. Bonbons pour la toux. Tout le monde doit vivre. Blanc et noir. Carabouya !) scandent-ils en bruxellois. Les Congolais ont des amoureuses, se marient, ont des enfants. Ils déménagent souvent ; parfois, ils ont maille à partir avec la justice. En résumé, ils se fondent aussi bien que possible dans la société belge d'avant-guerre.

## Volontaires pour partir à la guerre

Comment ces Congolais aboutissent-ils dans l'armée ? Tous sauf un se portent volontaires de guerre<sup>5</sup>. François Mabilla signe au 9<sup>e</sup> régiment de ligne. Le 4 août 1914, Antoine Manglunki rejoint la 15<sup>e</sup> batterie de siège à Anvers en tant que volontaire de guerre. Paul Bayon laisse derrière lui son épouse et sa petite Élisabeth, encore bébé, et rejoint les régiments d'artillerie défendant la place de Namur. Le 1<sup>er</sup> août 1914, le *boy* du lieutenant Orquevaux, Honoré Fataki, se présente à la porte de la caserne. Il n'a pas seize ans et est trop jeune pour être soldat. À Charleroi, cinq Congolais décident de voler au secours de la nation belge. Antoine Boïmbo, Pierre M'Bimba, Thomas Seres, Honoré Kulu et Jean Jacob Ilanga s'engagent sitôt la guerre déclarée, dès la première semaine.

La raison pour laquelle tant de personnes courent au-devant d'un tel enfer restera pour toujours une énigme. L'amour de la patrie et le sens du devoir guident sans doute le choix de beaucoup des 20 000 ressortissants belges qui s'engagent, mais *quid* des Congolais ? La plupart d'entre eux n'ont vécu en Belgique que peu de temps, quelques années au mieux, et n'ont pas de réel lien avec ce pays. Le plus plausible est que Balamba, Simba et les autres endossent l'uniforme pour améliorer leur situation matérielle. Farnana et Droeven ont grandi dans la prospérité, mais la plupart des autres vivent dans des quartiers ouvriers, ne possèdent pas d'emploi fixe et sont fréquemment contraints de déménager. La perspective d'être habillé et nourri (trois fois par jour) gratuitement et de toucher la solde se révèle certainement décisive. Sans doute, la pression du groupe joue-t-elle également un rôle, puisque la plupart d'entre eux se connaissent. Une autre raison pour laquelle ces Belges et ces Congolais font avec tant d'engouement une croix sur leur avenir réside dans l'appréciation générale erronée de la situation : en effet, il est communément admis que la guerre se terminera rapidement.

<sup>5</sup> Joseph Droeven, né d'un père belge et d'une mère congolaise, s'était engagé dès 1913 comme militaire de carrière dans le régiment des grenadiers.



Joseph Droeven, s.d.



Albert Kudjabo, s.d.

## La guerre de mouvement

Certains volontaires congolais aboutissent directement dans les unités de combat, d'autres passent d'abord par un camp d'entraînement dans le nord de la France, d'autres encore sont enrôlés dans le corps nouvellement créé des volontaires. À part à Liège et à Haelen, les soldats congolais sont présents sur tous les grands théâtres belges d'opérations de la guerre de mouvement. Quatre défendent le siège de Namur : Paul Panda Farnana et Albert Kudjabo dans le corps des volontaires congolais, Léon De Cassa avec le 8<sup>e</sup> régiment de ligne et Paul Bayon au fort de Saint-Héribert. Le corps des volontaires congolais, une unité créée pour la circonstance et composée de plus de trois cent anciens coloniaux et coloniaux en vacances, participe à la défense de Namur du 20 au 23 août 1914. Le 23 août, Farnana et Kudjabo sont faits prisonniers à hauteur de Lives, en même temps que leurs frères d'armes. Kudjabo est blessé à la tête. Ils sont désarmés et envoyés dans les camps de prisonniers en Allemagne, où ils restent jusqu'à la fin de la guerre<sup>6</sup>. Léon de Cassa et le reste du 8<sup>e</sup> régiment de ligne réussissent à fuir en France. De longues journées de marche, sous un soleil de plomb. Ils ont faim mais ne trouvent pas de nourriture. Les troupes allemandes sont sur leurs talons. Au Havre, Léon embarque à bord d'un navire qui le ramène à Ostende, puis se joint aux troupes belges stationnées à Anvers.

Le 28 septembre, l'armée allemande ouvre le feu sur Anvers, qui a le statut de « réduit national », dernier foyer de retranchement pour le gouvernement et pour l'armée. Le vacarme des bombes est assourdissant. Pierre M'Bimba sent le sol trembler sous ses pieds. Le même jour, Antoine Yoka subit avec ses compagnons d'infortune le pilonnage d'artillerie du fort de Walem, et Antoine Mona lutte pour défendre le fort de Wavre-Sainte-Catherine. Atteint au bras droit, il est évacué. Les forts anversoïses ne résistent pas à la puissance de feu de l'artillerie allemande. Le 6 octobre, Albert I<sup>er</sup> décide d'évacuer l'armée de terre en direction de l'Yser. L'armée jette deux ponts flottants sur l'Escaut. À huit heures du soir, toutes les unités apprennent qu'elles doivent quitter la ville d'Anvers. Simon Lisasi, François Mabilla et Antoine Yoka traversent l'Escaut et font route en direction de Saint-Nicolas. Au moins quinze Congolais se sont battus pour qu'Anvers ne tombe pas.

<sup>6</sup> VAN CAUTEREN W., *La guerre et la captivité. Journal d'un prisonnier de guerre en Allemagne*, Bruxelles et Paris, 1919.

Antoine Manglunki participe à la défense d'Anvers depuis le fort de Merksem. Néanmoins, le fort ne prend pas réellement part aux combats et, le 9 octobre, il est dynamité par les Belges, qui abandonnent la ville. Antoine Manglunki s'enfuit avec ce qui reste de l'armée de terre en direction de la côte – à moins qu'il n'aboutisse aux Pays-Bas avant de rejoindre à nouveau l'armée de terre. En tout état de cause, fin octobre 1914, il est signalé au dépôt d'artillerie d'Ardres dans le Nord-Pas-de-Calais, où il suit une formation d'artilleur. Pius Bouclou, soldat de 2<sup>e</sup> classe, se retrouve dans la 2<sup>e</sup> compagnie de pionniers du 3<sup>e</sup> régiment de génie. Il construit des ponts sur la Dyle, qu'il doit ensuite dynamiter. Sébastien Simba rejoint le 2<sup>e</sup> régiment des guides à Anvers. Il est mitrailleur dans le 2<sup>e</sup> escadron. À partir du 10 octobre, il couvre, parmi d'autres, la retraite de l'armée belge en direction de l'Yser.

### L'assaut de Tervaete (la bataille de l'Yser)

Du 18 au 31 octobre 1914, les combats font rage à hauteur de l'Yser. Le 22 octobre, les Allemands réussissent pour la première fois à franchir le fleuve, à hauteur du hameau de Tervaete. Au lever du soleil, ils opèrent une attaque de flanc sur la compagnie d'Adipanga. Toutes les réserves disponibles sont engagées pour repousser l'ennemi de l'autre côté du fleuve. Sous la conduite du major d'Oultremont, Kulu part avec son bataillon pour Tervaete. Ils traversent Pervyse au pas de course, contraints de faire des tours et détours et de se cacher pour éviter les projectiles ennemis. Il leur arrive d'attendre une heure avant d'apercevoir une trouée pour progresser sans être vus. Soumbou se dirige vers Stuivekenskerke. Joseph Droeven doit rejoindre son bataillon à Pervyse mais, apprenant qu'il devra aller au front, il déserte et s'enfuit en France.

Entre-temps, Soumbou lutte pour sa vie à Stuivekenskerke. Il se déplace de fossé en fossé, tandis qu'il est la cible de tirs ennemis depuis plusieurs fermes prises par les Allemands. Son bataillon accuse de lourdes pertes et parvient tout juste à tenir ses positions. Yoka et les 2<sup>e</sup> carabiniers viennent à leur secours mais il leur est extrêmement difficile de les rejoindre. Le paysage le long de l'Yser est parcouru de canaux, fossés inondés et ruisseaux, beaucoup trop larges pour les franchir d'un saut et trop profonds pour les traverser à gué.

L'état-major fait savoir qu'il organisera une contre-attaque de grande envergure à 4 heures de l'après-midi. Au même moment, Eugène Bonkakou a la malchance de passer par Pervyse : il est retenu par le 8<sup>e</sup> régiment de ligne et contraint de participer à l'assaut de Tervaete. Le moindre soldat compte et est

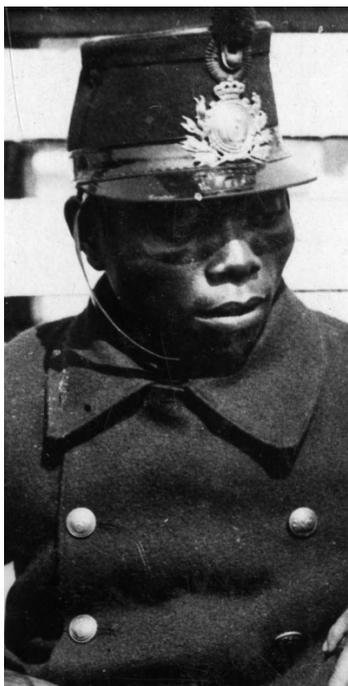
jeté dans la bataille. Les carabiniers partent à l'attaque, baïonnette au canon. Soumbou a déjà subi maintes fois l'épreuve du feu mais ce n'est pas le cas d'Adipanga qui craint pour sa vie, à juste titre. Bonkakou se hisse hors de la tranchée et part à l'assaut. Au bout de quelques mètres, Kulu se jette à terre pour éviter une salve de balles. Sur un signe du major, il se relève et progresse de quelques pas. Les malchanceux sont laissés à terre.

Tervaete est un bain de sang pour les Belges. Plus tard, Bonkakou écrira : « La grande bataille, les assauts à la baïonnette, c'était une vraie boucherie »<sup>7</sup>. Le commandant Von Stockhausen considère Kulu comme l'un de ses meilleurs soldats et le fait venir à ses côtés avant l'offensive. Ils montent à l'assaut de la digue de l'Yser et transpercent de leur baïonnette tous les Allemands qu'ils croisent. Honoré Kulu verra d'Oultremont s'effondrer. Plus tard, c'est Von Stockhausen qui gît sans vie dans la boue. Kulu, pour sa part, parvient à rester sauf et attend l'obscurité pour battre en retraite. Dans le courant de l'après-midi, Bonkakou est envoyé à l'arrière pour aller chercher des armes et du matériel. Une balle l'atteint ; il s'effondre et reste à terre. Dans leur fuite, ses camarades le laissent pour mort. Il gît inconscient pendant des heures dans une flaque d'eau, promis à une mort certaine si des gendarmes du poste de Pervyse-Ramskapelle n'étaient passés par-là. L'apercevant, ceux-ci s'approchent et constatent que le cœur bat encore. Ils emmènent le blessé avec eux et le font transférer dans un hôpital à Calais.

Honoré Kulu parvient à regagner l'arrière et cherche un officier afin de signaler la mort du major d'Oultremont et du commandant Von Stockhausen. Mais l'officier rencontré ne le croit pas et renvoie l'homme sur le champ de bataille afin qu'il ramène le képi des intéressés, à titre de preuve de leur mort. Honoré s'exécute, brave une nouvelle fois la pluie de balles, et passe au travers de sa mission-suicide. Comme le dira un de ses supérieurs : « Ce grenadier s'est toujours montré extrêmement audacieux ; il méprisait littéralement le danger »<sup>8</sup>. Néanmoins, au soir de cette journée, les Belges sont contraints de constater qu'en dépit de tous les actes héroïques, la situation n'est pas plus favorable. Les Allemands tiennent fermement la rive gauche de l'Yser. Des centaines de camarades sont morts sans qu'aucun centimètre carré de terrain n'ait été repris à l'ennemi. Trois jours plus tard, les Belges décident d'inonder la plaine de l'Yser. Le front s'enlise.

<sup>7</sup> Archives de la Défense belge, *notariat*, dossier Eugène Bonkakou.

<sup>8</sup> Archives de la Défense belge, *notariat*, dossier Honoré Kulu.



Antoine Mona, s.d.



Honoré Kulu, s.d.

## La garde sacrée

En novembre 1914, sur les 32 Congolais engagés dans l'armée belge, il n'en reste que neuf dans le Westhoek. Les autres pansent leurs blessures à l'hôpital, subissent la discipline militaire des camps d'entraînement en France ou sont détenus dans des camps de prisonniers en Allemagne. Les longues années qui séparent la bataille de l'Yser de la victoire en 1918 sont décrites dans l'historiographie belge comme la « période de stabilisation » ou la « garde sacrée », dans la mesure où il s'est passé relativement peu de choses pendant toutes ces années.

Cela ne signifie pas pour autant que les Congolais passent paisiblement leurs journées. Au cours de ces quatre années, ils sont souvent mutés d'une unité à l'autre, ou changent d'hôpital, de centre d'entraînement, de fonction, de secteur... Cette période de stabilisation est faite de constantes allées et venues. Il aurait été facile de perdre la trace des Congolais de l'Yser dans l'embrouillamini des institutions militaires créées parallèlement à la guerre que continuaient de mener la France et la Grande-Bretagne, et avec lesquelles tous sont entrés un jour ou l'autre en contact.

On les retrouve néanmoins aux moments importants, notamment lors des trêves de Noël, de la première attaque au gaz dans le hameau de Steenstraete, de la construction du Boyau de la mort ou de la bataille de Merckem. Ils se fondent dans la masse des soldats. Ils sont parfois blessés mais, plus souvent, ils tombent malades, comme de plus en plus de soldats de l'armée belge d'ailleurs. Ils suivent des formations et sont promus. Ils reçoivent des médailles. Ils partent en permission et goûtent l'affection des mairaines de guerre. Quelques-uns se marient. Certains se rendent coupables de méfaits et sont traduits en cour martiale. D'autres font preuve de courage ; d'autres moins. Tous souffrent du froid dans les tranchées du Westhoek et huit d'entre eux sont tellement affligés qu'ils déposent une demande pour rentrer au Congo. Certains sont morts avant la fin de la guerre, parfois au champ d'honneur, plus souvent à l'hôpital. En quatre années de guerre, tant de choses différentes peuvent se passer. À titre d'illustration, nous avons choisi une histoire, celle de Camille Bolofo.

Fin avril 1915, les Allemands lancent la deuxième bataille d'Ypres. Le 22 avril, à Steenstraete, les soldats voient un nuage de fumée vert-jaune surgir des tranchées allemandes, traverser le no man's land et s'abattre sur les tranchées françaises. Les Allemands avaient élaboré une nouvelle arme : le gaz asphyxiant. Camille Bolofo est en permission à la Panne lorsqu'il reçoit l'ordre de repartir en toute hâte. Camille se poste dans un bois à proximité de Pijpegaele. Plusieurs jours passés en cet endroit lui pèsent par trop. Les bombes pleuvent sans interruption et du gaz chloré erre à la surface des champs. Le 26 avril, les alliés organisent une offensive. Celle-ci est prévue le soir-même. Camille attend avec les autres au fond de sa tranchée. L'après-midi est paisible ; il prévient le jeune homme à côté de lui qu'il sort pour uriner... et revient avec une blessure par balle. Le supérieur de Camille a son avis sur la question : « Ma compagnie postée à Steenstraete, à hauteur de Lizerne, a établi une liaison avec le 418<sup>e</sup> régiment français d'infanterie. Lizerne devait être repris aux Allemands dans la soirée. L'après-midi était particulièrement calme. Aucun obus ni coup de feu dans notre secteur. Plus au sud, en revanche, les combats faisaient rage. À un certain moment, Bolofo a quitté la tranchée pour aller uriner dans un champ de blé et en est revenu blessé. Tout le monde était d'avis que ce militaire s'était infligé lui-même sa blessure. Il était bien connu de nous qu'il avait peur des coups de feu. En outre, le fait qu'il ait pris son fusil pour aller dans un champ voisin est étrange »<sup>9</sup>. Bolofo s'est volontairement blessé pour ne pas devoir prendre part à l'attaque imminente. Le lende-

<sup>9</sup> Archives de la Défense belge, *notariat*, dossier Camille Bolofo.

main, la deuxième bataille d'Ypres est gagnée. Bolofo est emmené à l'hôpital temporaire de Saint-Méan en France. En avril 2016, il est envoyé en congé sans solde. Deux ans plus tard, peu de temps avant la fin de la guerre, il est renvoyé de l'armée.

## La victoire

Au printemps 1918, l'armée allemande déclenche une série d'attaques. En face, les alliés eux aussi préparent une grande offensive. Le matin du 17 avril, François Mabilla est dans le secteur de Merckem. À 6 heures du matin, les Allemands attaquent les principaux avant-postes. Mabilla parcourt Merckem, baïonnette au canon. Les obus sifflent à ses oreilles. Alors qu'il cherche refuge derrière une remise, un obus explose à proximité et un éclat l'atteint à la tête. Mabilla s'écroule, mort. Le soir, le village est à nouveau aux mains des Belges. Des soldats chargés de ramener les morts trouvent François derrière la remise et emmènent son corps. Il est inhumé le 22 avril à Westvleteren.

Mabilla n'est pas le seul Congolais à avoir été tué pendant la dernière année de la guerre. Au mois d'août, Jean-Baptiste Jessy, lui aussi, est victime de l'explosion d'une grenade et décède sur le coup. Plusieurs Congolais prennent part à l'offensive victorieuse, non sans conséquences. Le sergent Mona est blessé en octobre, lors des combats qui font rage à Moorslede. Le 1<sup>er</sup> novembre 1918, Jules Moké est atteint de deux balles dans la nuque et d'une troisième qui lui traverse le thorax. Il est transféré à l'hôpital de Paris où il séjourne jusqu'après la guerre. Un peu plus tard, Honoré Fataki respire des gaz asphyxiants au cours d'une bataille à Zomergem. Le 11 novembre, c'en est terminé : l'armistice est signé.

## Après la guerre

En 1919, les Congolais qui ont survécu à la guerre sont confrontés à un défi de taille : reprendre le cours de leur vie. Avant la guerre, peu d'entre eux possédaient un emploi fixe ou un domicile. Ils s'étaient engagés comme volontaires dans l'espoir d'améliorer leur situation matérielle mais en 1919, ils sont plus démunis que jamais. Pour peu qu'ils aient eu quelque bien avant la guerre, ils en sont désormais dépossédés. Ils sont à la rue. Leur jeunesse, ils l'ont laissée dans les tranchées. Ils ont respiré des gaz toxiques, ont été blessés ou souffrent d'une bronchite chronique contractée dans le borbier du Westhoek. Personne n'est sorti indemne de cette guerre – ni physiquement, ni mentalement.

D'une manière générale, ils se rendent à Bruxelles où, rapidement, ils se retrouvent. Nombreux sont ceux qui s'installent dans le quartier réputé de Matongé – qui ne prendra ce nom qu'une quarantaine d'années plus tard. Les anciens combattants congolais s'associent et fondent l'*Union congolaise, société de secours et de développement moral et intellectuel de la race congolaise*. L'Union défend l'entraide et l'émancipation. Elle prête parfois de l'argent et organise des cours du soir. Les survivants s'efforcent d'en tirer profit. Ils suivent des cours, cherchent du travail, tombent amoureux, ont des enfants.

Antoine Manglunki s'est marié pendant la guerre avec une jeune fille de Calais, Julia Caron. Lorsqu'Antoine est rappelé en Belgique en 1919, son épouse et sa fille Antoinette le suivent. Le couple trouve d'abord refuge auprès d'un homme charitable dans la rue Tintoret<sup>10</sup>. À la fin de l'année, les Manglunki et Albert Kudjabo partagent un petit appartement avenue de la Reine à Schaerbeek. Un an plus tard, Kudjabo part à Liège. En 1921, Antoine et Julia s'installent rue de Londres à Ixelles. Il travaille comme mécanicien ; elle tient le ménage. Le 27 juillet 1929, leur fille Antoinette a un petit frère, Julien Eugène Antoine Manglunki, puis encore un autre, Paul Panda Pierre Louis, né quelques années plus tard. Le 20 juin 1935, le destin frappe : Antoinette décède des suites d'une opération chirurgicale. Elle avait à peine dix-neuf ans. Le 6 janvier 1939, Antoine Manglunki décède à son tour. Julia reste seule avec ses deux fils. Elle ne se remariera pas et mourra en 1979 dans une maison de repos à Etterbeek.

Tous les survivants ont souffert de maladies pulmonaires. Pour la majorité d'entre eux, ils n'ont pas « rendu » leur dernier soupir : ils l'ont « toussé ». Ils sont morts d'une mort peu clémente, non sous un ciel étoilé mais dans l'éclat stérile d'une froide ampoule d'hôpital. Ils étaient prédestinés à vivre leur vie sur les rives du fleuve Congo mais ont été entraînés dans une guerre qui ne les concernait pas, sur un continent dont ils n'avaient jamais entendu parler. Ils n'en ont guère été récompensés. Sauveurs de la nation ? Leur contribution à jamais inscrite dans les livres histoire ? Non. Ceux d'entre eux qui ont péri au « champ d'honneur » étaient déjà dans les oubliettes de l'histoire en 1918. L'héritage de ces survivants : leurs enfants et petits-enfants. C'est chez eux que survit leur histoire avec ses bons et ses mauvais côtés. Des lambeaux en réalité, car la mémoire de leur guerre n'a guère survécu à deux générations. Les

<sup>10</sup> Archives générales du Royaume, *police des étrangers*, dossier Antoine Manglunki (1.132.680).



Antoine Manglunki *Collection privée*

Congolais sont retournés très vite dans l'oubli, plus vite qu'on aurait pu l'espérer. Leurs noms ont été oubliés ; leurs traces effacées par le temps ou écrasées par d'autres événements. Pourtant, chaque histoire de chacun des trente-deux mérite une tribune et un public. Une histoire bien loin de l'ordinaire – un ordinaire qu'ils auraient sans doute préféré.

Ces 32 soldats congolais s'appelaient : Joseph Adipanga, Pierre Alomon, Jean Balamba, Paul Bayon, Antoine Boïmbo, Edouard Bolia, Camille Bolofo,

Antoine Bomjo, Eugène Bonkakou, Pius Bouclou, Léon De Cassa, Joseph Droeven, Honoré Fataki, Jean Jacob Ilanga, Jean-Baptiste Jessy, Albert Kudjabo, Honoré Kulu, Simon Lisasi, Michel Longo, Joseph Lopiko, François Mabilla, Antoine Manglunki, Pierre M'Bimba, Jacques M'Bondo, Jules Moké, Antoine Mona, Paul Panda Farnana, Pierre Sangwali, Thomas Seres, Sébastien Simba, Pierre Soumbou, Antoine Yoka.